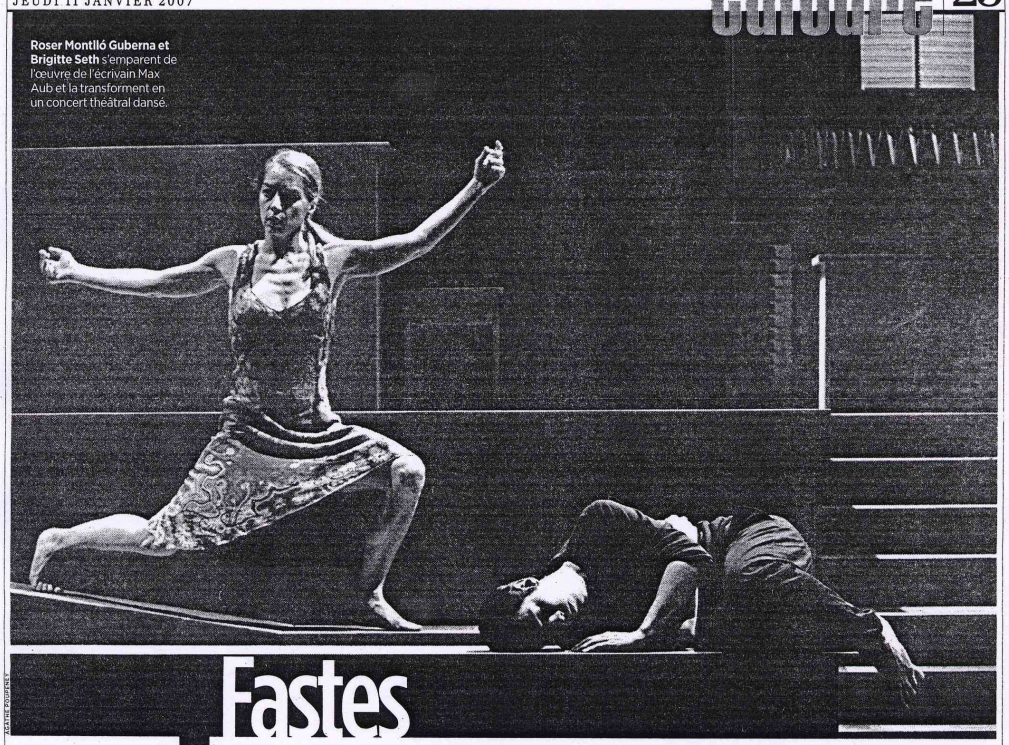
RÉCITATIFS TOXIQUES
chorégraphie, mise en scène Brigitte Seth et roser Montlló Guberna

LIBERATION
JEUDI 11 JANVIER 2007



Roser Montlló Guberna et Brigitte Seth s'emparent de l'œuvre de l'écrivain Max Aub et la transforment en un concert théâtral dansé.

AGATHE POUPENEY

Fastes tueuses

Chorégraphes, danseuses, actrices, Roser Montlló Guberna et Brigitte Seth chahutent la scène des Abbesses à Paris avec «Récitatifs toxiques», spectacle multiforme immoralement drôle.

Récitatifs toxiques *de Roser Montlló Guberna et Brigitte Seth, Théâtre de la Ville-les Abbesses, 31, rue des Abbesses, 75018. Jusqu'au 13 janvier. A 20 h 30. Rens.: 01 42 74 22 77.*

Elles tournent toujours autour du pot. Non pas parce qu'elles en ignorent le contenu, mais parce qu'elles veulent donner une forme au contenant. Depuis 1995, Roser Montlló Guberna et Brigitte Seth mènent un travail de recherche autant théâtral que chorégraphique, qui aboutit en 1997 à une première pièce, *El Como Quieres*, où elles affirment un parti pris singulier: faire rire des choses et des faits graves. Ce sont des tueuses qui tirent franchement dans le public, sans prendre des chemins de traverse, en maniant habilement l'humour noir. Très latines, très Sud, bien que l'une soit née à Paris (Brigitte Seth), elles visent juste. Leur nouveau spectacle pour le Théâtre de la Ville, *Récitatifs toxiques*, le confirme.

Banalement féroce. Le contenu, c'est l'écrivain de l'entre-deux-guerres et de l'exil Max Aub, né en France en 1903 de père allemand, exilé en Espagne puis réfugié au Mexique. Ce sont surtout ses écrits méchants, *Crimes exemplaires*, qui ont retenu l'attention des deux chorégraphes, danseuses, actrices et metteuses en scène. Le spectacle est le troisième volet consacré à l'écrivain auquel elles ont trouvé un camarade, le compositeur Heinrich Ignaz Franz von Biber (1644-1704), baroque répétitif qui tord les cordes des violons et qui prend les archets pour des marteaux. Bref, un auteur qui, entre deux commandes de motets fort religieusement écrits, a pris certaines libertés.

Le décor et la scénographie, conçus par Claudine Brahem, proposent une structure qui peut tout autant être une église, un temple maya ou un tribunal. Au centre de la hiérarchie pyramidale, trône l'orgue. Les autres instruments de l'ensemble Quam Dilecta se répartissent sur les marches ou bancs. A cinq, ils œuvrent pour «désaccorder» une musique qui pourrait être trop savante. Si les entrées en matière sont trop répétitives et poussives, la musique distillée au cours du spectacle est une véritable entreprise d'intoxication à laquelle on succombe comme sous l'effet d'un poison. Surtout que le chef d'orchestre, l'acteur et percussionniste Jean-Pierre Drouet, ne tient pas son rôle. Il dirige la formation de dos, face au public, et s'échappe dans un solo, on ne peut plus personnel. C'est drôle.

La musique distillée au cours du spectacle est une véritable entreprise d'intoxication à laquelle on succombe comme sous l'effet d'un poison.

Drôle comme les textes horribles de Max Aub, qui rapportent comme dans une chronique de fait divers les raisons des tueries ordinaires. Dans cette pièce confessionnelle où tous les péchés sont déclarés publiquement, les meurtriers n'ont absolument aucun repentir. Ils sont banalement féroces et tuent par simple haine, parce que l'autre ne leur plaît pas, qu'il apporte l'addition trop tard ou qu'il ou elle est moche. Le sacro-saint principe de culpabilité n'a ici aucune raison d'être.

Désordre. La danse déstabilise l'ensemble, prise en charge par les deux femmes, un jeune homme, Jean-Baptiste Veyret-Logerias, qui trouve sa place, et une invitée surprise, l'assistante à la mise en scène Dominique Brunet. Elle crée un sérieux désordre enjambant les balustrades, ne respectant nullement les territoires hiérarchiques. Les guiboles prennent les positions les plus inconfortables, pendouillent dans le vide, quand elles ne se dérobent pas tout simplement. Les pâmoisons sont de mise, comme si en plein travail était venue l'heure de la sieste.

De tous ces désaccords, Roser Montlló Guberna et Brigitte Seth parviennent à faire un concert théâtral dansé, bourré d'humour. Une autre version de l'œuvre de l'auteur que celle, très clinique et tout aussi drôle, présentée en 2004 et en duo dans *Epilogos, confessions sans importance*.

MARIE-CHRISTINE VERNAY

Le Monde / 12 janvier 2007

DANSE AU THÉÂTRE DES ABBESSES, BRIGITTE SETH ET ROSER MONTLLO-GUBERNA

Somptueuse hystérie assassine

C'EST leur première fois au Théâtre des Abbesses à Paris. Mardi 9 janvier, les chorégraphes Brigitte Seth et Roser Montllo Guberna ont le teint pâle. Avec *Récitatifs toxiques*, celles qui ne veulent pas choisir entre le texte et le geste, le français et l'espagnol, ont imposé leur langue hybride qui tord le cou aux conventions spectaculaires. Un joli coup, dix ans après la création de leur compagnie nommée Toujours Après Minuit.

Rien de plus curieux que les somptueux désaccords qui jaillissent sur scène dès que Seth-Montllo y posent l'escarpin. Voix éraillées, gestuelle fragmentée, corps en morceaux posés sur les marches du tribunal qui sert de décor, *Récitatifs toxiques*, accompagné par l'ensemble baroque Quam Dilecta, brandit ses irrégularités et ses ruptures de registres entre coup de mou et hystérie assassine.

Le sujet choisi exacerbe le penchant de Seth-Montllo pour les dérapages gestuels et les courts-circuits mentaux. Comment traduire le passage à l'acte meurtrier sinon en tirant sur les cordes de l'inconscient ? S'appuyant sur *Crimes exemplaires* de l'écrivain Max Aub (1903-1972), suite de confessions sèches, Seth et Montllo Guberna, avec Jean-Baptiste Veyret-Logerias, démontent l'engrenage qui ratatine un coiffeur normal en monstre sanguinaire !

Récitatifs toxiques est la troisième partie d'une trilogie consacrée à Max Aub que Seth-Montllo tournent pendant le mois de janvier. Chaque pièce constitue une extension du thème. Le noyau dur est le duo conférence *Epilogos*. Le spectacle *Je te tue, tu me tues, le premier de nous tous qui rira...* en propose une version funèbre pleine de fulgurances. Au total, trois anomalies tragi-comiques pour un acte irrésolu. ■

ROSITA BOISSEAU

Récitatifs toxiques, de Brigitte Seth et Roser Montllo Guberna. Théâtre des Abbesses, Paris-18e. M° Abbesses. Jusqu'au 13 janvier. 20 h 30. Tél. : 01-42-74-22-77. De 12 à 23 €.

Epilogos, Regard du Cygne, Paris-20e. Du 18 au 21 janvier. Tél. : 08-71-34-23-50. 15 €.

Je te tue, tu me tues, le premier de nous tous qui rira... Théâtre de Vanves, Vanves. Le 30 janvier. Tél. : 01-42-33-92-91. De 13 à 16 €.

Roser Montllo Guberna et Brigitte Seth présentent *Récitatifs toxiques*, une manière de concert théâtre dansé, aux Abbesses (1). Ces deux chorégraphes, de morphologie opposée ! (l'une mince, l'autre pas) sont inséparables. Elles achèvent là un triptyque (consacré à Max Aub – 1903-1972) et au compositeur Heinrich I. F. von Biber (1644-1704), entamé avec *Epilogos, confessions sans importance* (2004) et *Je te tue, tu me tues, le premier de nous deux qui rira*... L'argument de la danse, qui n'est ici jamais vraiment muette, ce sont les *Crimes exemplaires*, recueil de textes féroces imaginés par l'écrivain. Cet auteur allemand, né en France, contraint à l'exil en Espagne durant la Première Guerre mondiale, jusqu'à la guerre civile, est devenu l'un des piliers du surréalisme ibérique. Proche de Picasso, à qui il suggère de peindre *Guernica* pour l'exposition internationale de Paris en 1937, coscénariste avec André Malraux du film *l'Espoir*, Max Aub, devenu représentant culturel de la République espagnole à Paris, sera interné dans un camp français en Ariège puis déporté à Alger. Réfugié au Mexique après son évasion, il y écrit la majeure partie de son œuvre.

APRÈS LES MOTS, LES MOUVEMENTS

Crimes exemplaires est une série de confessions assassines. La pulsion de meurtre y est décrite à travers des situations souvent banales. Elle s'empare de petits-bourgeois très ordinaires. Ces derniers, passés aux aveux, décrivent sans sourciller les raisons qui les ont poussés à tuer leur prochain. Un tel a trucidé untel parce qu'il lui a souri, parce qu'il avait des boutons, parce qu'il a refusé de discuter, parce qu'il ne croit pas en Dieu...

La scénographe Claudine Brahem a imaginé une sorte de prétoire avec bancs pour les accusés, la partie civile, le juge, les jurés. Une barre, postée à l'avant-scène, est censée séparer, nous, le public, du lieu du procès. Nous sommes donc au tribunal. À cour et à jardin, les cinq musiciens de l'Ensemble Quam Dilecta, font chorus. Jean-Pierre Drouet (percussionniste) vient « déposer » à la barre, sous forme de gestes censés lancer les premières notes d'une partition baroque, « désaccordée » à dessein. Puis l'une des danseuses y fait la relation de ce qui a dicté son geste. Elle sera suivie d'une autre et ainsi de suite. Ils sont trois (les deux chorégraphes assortis de Jean-Baptiste Veyret-Logerias) à endosser le rôle de l'assassin. Après les mots, dits d'une voix morne ou offusquée, vient le temps du mouvement. Ils accusent le coup. Le corps parle davantage que la parole. Il trahit l'état des nerfs, simule le repentir : l'une des danseuses se prend la tête à deux mains ; un homme se recroqueville sur la barre comme s'il avait été roué de coups ; deux femmes font l'autruche, la tête en bas tandis que leurs doigts de pieds se tordent. L'une essaie de chasser d'un revers de main la mémoire de son crime.

Pas de grand procès bien sûr sans suspension de séance. Et c'est bien ce qui sauve la pièce et lui donne tout son sel, que ce changement de registre à point nommé sur scène.

DES IMPULSIONS INCONTRÔLÉES

La représentation en somme serait donc elle-même soumise à des impulsions incontrôlées. De retour à l'audience, quelqu'un fait tomber la barre. Exit la justice. Exit aussi la barre classique. C'est alors que, sous les accents guerriers des percussions, des silhouettes sombres, insidieuses et fatales, – on songe au corps tubulaire de Martha Graham dans *Lamentation* (1930) – se glissent dans les allées du prétoire. On apprécie *Récitatifs toxiques* qui, sous une forme dûment maîtrisée, invente un univers bizarre à base d' humour noir simple qui tend à signifier le pire, lequel est toujours certain.

Muriel Steinmetz

(1) Aux Abbesses, à 20 h 30, jusqu'à ce soir.
Location au : 01 42 74 22 77

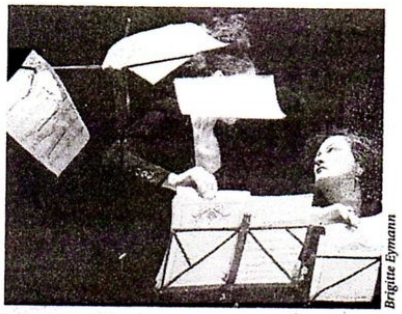
Le Figaro / 12 janvier 2007

Toxique et roboratif

Récitatifs toxiques de Brigitte Seth et Roser Montllo Guberna

DANSE. Pour Brigitte Seth et Roser Montllo Guberna, qui cultivent le décalage et l'absurde dans des espaces entre danse, théâtre et musique depuis leurs premières performances, en 1998, cette nouvelle création, imaginée sous la forme d'un concert théâtral dansé, est l'aboutissement d'une réflexion profonde sur les multiples formes que peuvent prendre le corps et les intonations de la parole. Dans *Récitatifs toxiques*, ce duo féminin de choc qui chorégraphie, danse et joue la comédie en parlant français et espagnol, puise dans les *Crimes exemplaires* de l'écrivain Max Aub des récits brefs et concis qui tous racontent une pulsion de meurtre à partir de situations des plus banales. La férocité et l'humour noir de ces confessions qui font rire et trembler à la fois inspirent les motifs d'une danse qui, grâce à son pouvoir d'abstraction poétique, prolonge étrangement ces histoires à l'origine déballées à la barre d'un tribunal. Cela commence par exemple par « *Je l'ai tué parce qu'il était plus fort que moi* », « *Je l'ai tué parce que j'avais mal à la tête* » ou encore par « *Je l'ai tué parce que je ne pouvais pas me souvenir de son nom* ».

Les figures dansées, figuratives, burlesques ou plus sensibles créent paradoxalement un appel d'air face à un propos oppressant, tout en laissant deviner une société épuisée. Par ailleurs, elles se déroulent semblant s'improviser sur les partitions baroques du compositeur Biber, interprétées sur le plateau par l'ensemble Quam Dilecta. Violons accordés différemment pour obtenir des effets de dissonance, cordes tendues, frappées par des archets, lignes répétitives de la *Passacaille pour violon seul* : la musique permet encore d'osciller entre extrême énergie et apaisement. Répétons-le : avec cette pièce, qui aurait sans doute mérité d'être plus resserrée, Brigitte Seth et Roser Montllo Guberna, dont les noms commencent à s'imposer, signent le troisième volet d'une recherche assez atypique dans le paysage chorégraphique.



Brigitte Eymann

ISABELLE DANTO

Jusqu'à demain au Théâtre des Abbesses, 20 h 30. Rés. : 01 42 74 22 77.

Excitatifs toxiques

Avec *Récitatifs toxiques*, Brigitte Seth et Roser Montllo-Guberna règlent l'évidence subtile de leurs glissements perceptifs, entre univers musical, chorégraphique et littéraire.

L'entraînante musique baroque, exceptionnellement virtuose, d'Heinrich Ignaz Franz von Biber (1903-1972), se passe parfaitement d'un chef, cela y compris au regard des lois du genre. Pourtant, Jean-Pierre Drouet s'avance à la barre, où il n'a théoriquement rien à faire. Curieusement, il dirige tourné vers le public, non vers les instrumentistes. Sa gestique plaide sa cause. Elle semble celle, savante, d'un chef d'orchestre attaché à toutes les subtilités structurelles d'une partition. On s'accroche. Et pourtant non. Il y va d'un entrain swinguant, corporellement gourmand, qui épouse simplement l'allant musical. Cela ressemble plutôt à ce que ferait n'importe quel auditeur néophyte, tout au plaisir de se laisser entraîner. Que croire ? A quoi joue-t-on ?

Etrange saveur de cette scène d'ouverture des *Récitatifs toxiques*, nouvelle pièce de Brigitte Seth et Roser Montllo Guberna. Une scène divertissante, mais dont la complexité vaut matrice de tout ce qui suit : soit un agencement par plans et tiroirs, l'un chassant l'autre en le poussant, non sans tirer les tapis sous les pieds, savonner les pentes glissantes, et multiplier les chausse-trappes. Que comprendre de cette formidable machine qui s'ingénie à brouiller les transitions entre le savant et le loufoque, le rigoureux et le décontracté, le concret et l'invraisemblable !? Les deux chorégraphes et metteuses en scène atteignent à un genre d'aboutissement de projet artistique, avec cette pièce ambitieuse, qui n'attire pas moins de sept musiciens sur le plateau, conduits par Joseph Rassam. Elles sont fans du brillant compositeur allemand méconnu, dont les éclats s'irisent de fantaisie, jusque dans des dissonances qu'on voudrait croire toutes contemporaines alors qu'elles sont certifiées XVIIe. Max Aub (1903-1972) est leur seconde référence cardinale. Lui est un poète ignoré en France (dont il avait pourtant la nationalité), mais fort couru du monde hispanique, vers lequel le poussèrent les péripéties d'une vie toute aux périls politiques du milieu du siècle dernier. Son écriture serait celle d'un dadaïste tempéré, où l'incongruité mord sur la satire sociale désillusionnée.

L'étrange texte que filent les *Récitatifs toxiques* évoque *Les crimes exemplaires* de cet auteur, soit un bricolage insensé de meurtres compulsifs, par emportement, par démesure, et autres petits accidents de raison. *« Je l'ai tuée, parce qu'elle disait des choses qu'il ne faut pas dire »* viennent parfois plaider à la barre certains prévenus restés en marge de la pensée complexe et du beau parler.

Toute la pièce se donne dans un grand dispositif de Claudine Brahem, soit une sorte de tribune labyrinthique, rappelant celle d'un orchestre en position, ou d'une cour de justice en décorum, faisant face au public en position de contre-gradin. Les interprètes s'y faufilent, érigent, dissimulent, selon un rythme dramaturgique très retenu, qui laisse venir posément chacune de ses relances, niant tout emballement. Chaque scène, plaidoirie, moment de musique, petit ballet, se présente en micro-univers, moment de renverse dans les équivoques de l'illusion, les fulgurances de la parodie, les micro-vertiges du sens.

Impossible de décrire l'infinie variété d'un tel fourmillement horloger. Comme pour l'ouverture ci-dessus, on conclura à l'aide d'un seul tableau. Puisqu'il s'agit de danse aussi – si ce n'est fondamentalement - une patiente séquence voit deux des interprètes (dont le déliceux Jean-Baptiste Veyret-Logérias travesti), basculer lentement à la renverse, et ne plus montrer qu'un lent ballet de jambes désarticulées vers le ciel, sous le troublant éclairage de Dominique Mabileau. On connaît assez bien ces procédés chorégraphiques d'isolations, dissociations, ou segmentations corporelles. Ils excitent un trouble perceptif, qui fait qu'une jambe peut cesser d'être une jambe, tout autant que l'investissement performatif du regard parvient à la

conscience d'un corps hétérogène.
Qu'amènent de plus Brigitte Seth et Roser Montllo Guberna à ce procédé ? Elles y amènent une progression insensible, par déteinte et dénaturation, comme une fantaisie vaguement démoniaque. L'évidence de la présence s'y trouble par les chamailleries du sens. Il y a là une force chorégraphique remarquable. Avouons-le : les substances toxiques peuvent avoir beaucoup de bon.

Gérard MAYEN

Récitatifs toxiques, de Brigitte Steh et Roser Montllo-Guberna
Jusqu'au 13 janvier au Théâtre des Abbesses

Ce document provient du site http://www.mouvement.net